

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Charlotte, que, devant l'attitude des gouvernements autrichien et belge, elle sera forcée d'éviter Vienne et Bruxelles. Maximilien écrit dans sa lettre : « Ceci est aussi un sacrifice très dur pour la pauvre Charlotte, mais le devoir avant tout. » Comme il l'écrit à son frère : « Si le vieux continent nous abandonne complètement, par peur de l'Amérique du Nord, comme l'a déjà fait l'Autriche, nous saurons du moins clairement que nous devons nous aider nous-mêmes... »

CHAPITRE XIII

L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE A PARIS LES PREMIÈRES ATTEINTES DE LA FOLIE

Charlotte part de Vera-Cruz le 13 juillet 1866. Après une traversée durant laquelle son énergie l'abandonnant elle reste dans sa cabine prostrée et sans courage, elle arrive à Saint-Nazaire le 8 août, et à Paris, le lendemain.

Tous les historiens qui ont étudié l'essai d'empire de Maximilien, se sont étendus sur les événements qui se sont passés aux Tuileries. Certains les ont relatés avec exactitude, d'autres ont voulu dramatiser des faits qui, pourtant, sont assez tragiques en eux-mêmes. Pourquoi raconter avec un luxe de détails inexacts les entrevues successives des souverains, pourquoi attribuer à Charlotte ces crises d'exaltation, ces malédictions, cet anathème qu'elle aurait lancé contre Napoléon ? Rien n'est plus pathétique que la vérité.

Le sang-froid de Charlotte ne l'abandonne pas durant son séjour à Paris ; elle met toute son âme, tout son cœur, à défendre sa cause et, si elle s'exalte, elle n'a pas un instant ces paroles qu'on lui attribue, et qu'on s'étonnerait de voir dans sa bouche. En face

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

d'elle, non pas un personnage odieux, non pas une femme sans cœur, mais deux êtres qui souffrent de ne pouvoir remplir ce qu'ils savent être leur devoir. A maintes reprises, Charlotte s'efforce avec une foi, une conviction, une ardeur, qui font l'admiration de tous, de fléchir les souverains.

La première entrevue a lieu le 10 août. Napoléon III a fait dire qu'il ne pouvait, étant revenu souffrant de Vichy, être présent à l'entretien, et Charlotte n'est reçue que par l'impératrice Eugénie. La conversation est, au début, pénible ; l'indifférence d'Eugénie, en ce qui concerne le Mexique, se fait clairement sentir. Peu à peu, cependant, elle semble s'intéresser aux paroles de Charlotte, et demande maints détails sur la vie mexicaine, sur les réceptions que donnent les souverains, sur la Cour impériale. Elle s'efforce d'éviter la question, vitale pour le Mexique, du rappel des troupes, et l'impératrice Charlotte, malgré son éloquence, parvient seulement à fixer pour le lendemain un autre rendez-vous, auquel assistera l'Empereur.

Cette entrevue, en laquelle la souveraine a mis tout son espoir, a lieu à Saint-Cloud, dans l'après-midi. Charlotte, durant les heures qui précèdent, est en proie à une grande nervosité, et son calme ne la ressaisit qu'au moment où elle fait son entrée au château. Cérémonieusement reçue par le couple impérial, elle prend la parole en ces termes : « Sire, je suis venue pour sauver une cause qui est la vôtre. » Elle aborde tout de suite le sujet qui lui tient à cœur et, pendant une heure et demie, elle s'attache à dépeindre la situation de son mari, et conjure l'Empereur de ne pas

L'IMPÉRATRICE A PARIS

l'abandonner ; elle lui remet un mémoire détaillé de la situation militaire, long réquisitoire contre Bazaine, et d'autres documents dépeignant l'imbroglio financier ; elle demande qu'on rappelle Bazaine ; que l'on continue à payer les troupes auxiliaires, et que le corps français ne soit pas rappelé avant la pacification des provinces menacées. Charlotte devient de plus en plus pressante ; soudain, la conversation est interrompue par l'entrée d'un serviteur qui apporte des boissons rafraîchissantes.

Incident qui ne mériterait pas d'être rapporté, s'il n'avait donné lieu chez beaucoup d'écrivains à broderies inutiles.

Il est faux que l'impératrice Charlotte, après avoir bu un verre d'orangeade, ait accusé ses hôtes de vouloir l'empoisonner, et il est non moins faux qu'elle se soit évanouie... La discussion reprend entre les souverains, et Charlotte parle avec tant de flamme, d'ardeur et d'émotion, que des larmes coulent des yeux de Napoléon III. Il se ressaisit pourtant et déclare, en prenant congé de la jeune femme, qu'il ne peut rien pour elle sans l'assentiment de ses ministres.

Dès le lendemain, malgré la lassitude qu'elle ressent, et bien que l'émotion l'ait épuisée, l'impératrice du Mexique confère avec le ministre des Affaires Étrangères Drouyn de Lhuys, avec Fould, ministre des Finances, et avec Randon, ministre de la Guerre. Tous trois se montrent pleins de prévenance et, n'osant pas opposer un refus formel à ses demandes, restent dans le vague ou disent le contraire de leur pensée.

Le 13 août a lieu une nouvelle entrevue entre les

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

souverains aux Tuileries ; l'impératrice Charlotte met à défendre sa cause plus de chaleur encore que la première fois, mais rien ne peut changer les résolutions de l'Empereur, pas même les extraits de ses lettres à Maximilien, où il lui disait, le 18 mars 1864 : « Vous pouvez être sûr que mon appui ne vous manquera pas pour l'accomplissement de la tâche que vous entreprenez avec tant de courage ! », où le 28 mars suivant, il écrivait : « Par le traité que nous avons conclu et qui nous engage réciproquement, par les assurances données au Mexique... Votre Altesse impériale a contracté des engagements qu'elle n'est plus libre de rompre. Que penserait-elle, en effet, de moi, si, une fois Votre Altesse arrivée au Mexique, je lui disais que je ne peux plus remplir les conditions que j'ai signées ?... »

Napoléon s'étant retiré, l'entretien se poursuit en présence de Fould et de Randon, que l'impératrice Eugénie a fait appeler. Charlotte expose clairement la situation financière à Fould, et parle à Randon des fautes de Bazaine ; mais, loin de l'approuver à présent, Fould conteste ses paroles, accuse de malversations l'entourage de l'empereur Maximilien, et déclare que mieux vaudrait tout abandonner ; Randon, consterné, ne dit mot. L'agitation de Charlotte croissant, l'impératrice Eugénie feint de s'évanouir...

Une dernière entrevue a lieu, le 19 août, entre Charlotte et Napoléon III. Le Conseil des ministres s'est réuni la veille, et a pris la décision d'abandonner Maximilien. Napoléon III ne peut plus se dérober à présent, et il fait part à l'impératrice Charlotte de

L'IMPÉRATRICE A PARIS

ce qui a été décidé. Une dernière fois, tant est vivace en elle l'espoir de parvenir à ses fins, elle supplie Napoléon III de ne pas condamner à un échec certain une entreprise qui fut sienne... Deux jours après, le 21 août, elle reçoit une confirmation irrévocable.

Pour la première fois, sa raison sombre. Jusqu'alors les rapports et les lettres qu'elle envoyait à Maximilien dépeignaient avec netteté ses impressions. Les premiers sont encore emplis d'espoir d'arriver à ses fins, mais elle a de Napoléon et de l'Impératrice une triste idée : « L'Empereur, écrit-elle, est dans un état maladif et donne l'impression d'un homme qui se sent perdu, qui ne sait plus ni comment faire, ni comment agir ; depuis deux mois, il est dans un abattement complet. Ainsi s'explique le grand pouvoir des ministres qui oublient que la France ne peut se gouverner sans tête. L'Unité ou l'Anarchie. »

Dans une autre lettre, elle écrit parlant des souverains : « Ils sont devenus vieux et redevenus enfants ; souvent tous deux pleurent ! » ...Et ce n'est que lorsque tout espoir sera perdu que Charlotte, le 21 août, voyant en son échec la fin de leur empire, écrira à son mari une lettre d'exaltation où l'on voit la première atteinte de la folie, et qu'emplit une haine implacable contre Napoléon. A ses yeux, il représente le principe du Mal, dans le monde, et veut écarter le Bien, afin que l'Humanité ne voie pas que son œuvre est mauvaise, et qu'elle l'adore... La colère l'a troublée, c'est un fait, et l'a aveuglée. Sans vouloir excuser Napoléon III de tous les reproches qu'on lui a faits, il n'a pas, au moment où Charlotte le suppliait, pu accorder ce qu'en

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

lui-même il désirait. Il a dans la tragédie mexicaine une grande responsabilité. Il avait poussé Maximilien, plus que tout autre, à accepter le trône du Mexique ; il l'avait assuré formellement d'un appui solide. A présent, au mépris de tout engagement, il se retire, mais il ne commet pas, sans être profondément attristé, cet abandon ; c'est à son actif une circonstance atténuante. Fautif, il l'a été aussi, en imposant à Maximilien la Convention de Miramar ; l'empire n'était pas viable ; le « rêveur couronné » n'a pas su le discerner ; fautif, il l'a été encore, en assurant, à maintes reprises, à Maximilien un appui que déjà il songeait à lui retirer.

En présence de l'ennemie héréditaire, la Prusse, dont la puissance depuis Sadowa s'est considérablement accrue, Napoléon a besoin de toutes ses troupes, d'autant plus qu'il a un ennemi non moins menaçant, « dont la voix arrogante, comme celle de la prospérité », couvre celle de Maximilien, « timide comme celle du malheur ». Les États-Unis sont, en effet, à mesure que grandit leur fortune et que s'affaiblit l'empire mexicain, devenus plus menaçants ; le gouvernement de Washington, après avoir invité Napoléon à ne pas envoyer de nouveaux contingents, après avoir défendu le recrutement des nègres au Soudan pour le bataillon égyptien, après avoir déclaré qu'il s'opposerait au débarquement de 1.200 volontaires autrichiens, prêts à partir de Trieste, a, sur un ton agressif, fait part de sa volonté formelle de voir les Français quitter le Mexique sans tarder et, qui plus est, Maximilien avec eux.

Ces deux raisons seraient suffisantes pour abattre un

L'IMPÉRATRICE A PARIS

homme tel que Napoléon III, mais viennent encore s'y ajouter : la désapprobation constante de l'opinion publique, le silence significatif du corps législatif vis-à-vis de l'expédition au Mexique, et les rapports qui arrivent tous les jours aux Tuileries du Mexique, soit pour accuser Bazaine, soit pour accuser Maximilien. Enfin, Napoléon est, comme l'a remarqué l'impératrice Charlotte, terriblement affaibli par l'âge, la maladie et les soucis ; il laisse s'accumuler sur la France, et sur lui, l'orage qui approche.

Charlotte quitte Paris le 23 août. Après quelques jours d'un repos bienfaisant au lac de Côme, elle est partie pour Rome, convaincue à présent que l'empire de Maximilien pourra subsister sans l'aide de la France.

Elle veut s'entendre avec le pape Pie IX et, de concert avec lui, rétablir la paix religieuse au Mexique. A Miramar, elle s'arrête quelques jours et de là elle envoie à son mari des lettres empreintes de tendresse, mais qui révèlent une raison vacillante. Le 18 septembre a lieu son départ pour Rome ; elle est acclamée à Mantoue par la garnison autrichienne et sur tout son passage elle est saluée avec la plus vive sympathie. A son arrivée, elle est accueillie par quelques cardinaux, et la garde noble l'accompagne jusqu'à son hôtel.

Dans l'après-midi du lendemain, elle reçoit la visite du cardinal Antonelli, secrétaire d'État de Sa Sainteté. Il représente le Pape et, voulant épargner à son maître un refus pénible, il se charge d'expliquer à l'impératrice Charlotte pourquoi le Concordat, cette cause initiale de toutes les difficultés du Mexique, n'a pu être signé.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Devant le désespoir de la souveraine, il lui conseille de s'adresser directement à Pie IX, tout en sachant que celui-ci ne reviendra pas sur sa décision. Le 27 septembre, l'impératrice se rend au Vatican, où lui est préparée une réception solennelle. Après avoir reçu la bénédiction du Pape, la suite impériale se retire et laisse Charlotte seule avec lui.

L'Impératrice lui présentant son projet de Concordat, Pie IX répond qu'avant toute décision, il faut le soumettre à l'avis de l'épiscopat mexicain. C'était remettre le projet aux calendes grecques, et l'Impératrice acquiert dans cet entretien la certitude que le Pape, comme Napoléon III, lui refuse tout secours.

C'en est trop pour la malheureuse ; son esprit ne peut plus supporter ces déceptions continuelles, et la folie de la persécution se déclare dans toute sa violence. Pendant quelques jours encore, des intervalles de lucidité peuvent faire croire que ce n'est qu'une alerte ; parfois, l'impératrice Charlotte retrouve tout son calme, mais à des conversations pleines de bon sens et d'intelligence, succèdent des moments de terrible exaltation et de jour en jour sa méfiance croît envers son entourage. Elle se persuade qu'on veut l'empoisonner, ne prétend plus toucher à un mets qu'on ne l'ait goûté devant elle et, s'étant réfugiée au Vatican, est prise, pour la première fois, d'une crise de folie furieuse. Le 2 et le 3 octobre elle reste dans ses appartements, prostrée dans une sombre torpeur. Enfin, le comte de Flandres, son frère, arrive à Rome, mandé par l'entourage de la malheureuse, et il la fait transporter à Miramar, où elle reçoit les soins du docteur

L'IMPÉRATRICE A PARIS

Jilek et du professeur Riedel. Tous deux ne tardent pas à s'apercevoir que le mal de l'impératrice Charlotte est sans remède... Il ne reste plus de celle qui avait été douée par la nature de facultés supérieures, qu'une démente, environnée de ténèbres où des éclairs de raison font paraître plus tragique encore son malheur...